

SHELBY MAHURIN



Serpent
&
Dove



"Un premier roman brillant... une véritable pierre précieuse."

Sarah J. Maas



Quelque chose bougea dans la rue. C'était un mouvement subtil, comme si le vent avait changé de direction à mi-parcours. Un bourdonnement se répercutait sur les pavés. Les bruits de la foule et les sens – l'odorat, le goût, le toucher – disparurent en un instant. Le monde se figea. Les poils de ma nuque se hérissaient. Je savais ce qui allait se produire. Je reconnaissais le frôlement d'énergie contre ma peau, le bruissement familier dans mes oreilles.

De la magie.

Puis les cris fusèrent.

SERPENT
&
DOVE

SHELBY MAHURIN

SERPENT & DOVE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Axelle Demoulin et Nicolas Ancion



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

© Shelby Mahurin, 2019
All rights reserved. Published by arrangement
with HarperCollins Publishers.

Illustration de couverture

© Katt Phatt, 2019

Carte

© Leo Hartas, 2020

Pour la traduction française
Éditions De Saxus, 2021

*Pour ma mère, qui adore les livres,
pour mon père, qui m'a transmis assez d'assurance
pour en écrire, et pour RJ,
qui n'a pas encore lu celui-ci.*





PREMIÈRE PARTIE



Un malheur ne vient jamais seul.

Proverbe français

LE BELLEROSE

Lou

Un corps frappé par la magie a quelque chose d'obsédant. La plupart des gens remarquent d'abord l'odeur : pas celle de la pourriture et de la décomposition, plutôt une douceur écœurante qui assaille les narines, un goût âcre sur la langue. De rares individus perçoivent aussi un picotement dans l'air, une aura persistante sur la peau du cadavre. Comme si la magie était encore présente, observait et attendait.

Vivante.

Bien entendu, ceux qui étaient assez bêtes pour parler de ce genre de choses finissaient sur le bûcher.

Treize corps avaient été retrouvés à Belterra au cours de l'année écoulée – plus du double des années précédentes. L'Église avait fait de son mieux pour dissimuler les circonstances mystérieuses entourant les décès, mais les funérailles avaient à chaque fois été organisées avec des cercueils fermés.

« Le voilà. » Coco indiqua un homme dans le coin. La lueur des bougies baignait la moitié de son visage dans l'ombre, mais le brocart d'or de son manteau et le lourd pendentif autour de son cou ne laissaient aucune place au doute. Il était assis de façon un

peu raide sur sa chaise, visiblement mal à l'aise, alors qu'une femme en tenue légère ondulait sur son ventre bedonnant. Je ne pus m'empêcher de sourire.

Il n'y avait que Mme Labelle pour laisser un aristocrate comme Pierre Tremblay attendre dans les entrailles d'un bordel. « Viens. » Coco désigna une table dans le coin opposé. « Babette devrait bientôt arriver.

— Quel genre de crétin prétentieux porte du *brocart* pendant le deuil ? »

Coco jeta un coup d'œil à Tremblay par-dessus son épaule et sourit.

« Le genre de crétin prétentieux qui a de l'argent. »

Le septième corps retrouvé était celui de sa fille, Filippa.

Après avoir disparu en pleine nuit, elle avait été découverte, la gorge tranchée, au bord de l'Eau mélancolique. La nouvelle avait secoué l'aristocratie. Ce n'était pourtant pas le pire. Des rumeurs couraient dans tout le royaume, parlant de cheveux argentés, de peau ridée, d'yeux vitreux et de doigts crochus. À 24 ans, Filippa avait été transformée en sorcière. Les pairs de Tremblay ne comprenaient pas. On ne lui connaissait pas d'ennemis, elle n'était l'objet d'aucune vengeance pouvant justifier une telle violence.

Filippa n'avait peut-être pas d'ennemis, mais son père, ce crétin prétentieux, en avait accumulé bon nombre en trafiquant des objets magiques.

La mort de sa fille était un avertissement : on n'exploite pas les sorcières sans en payer les conséquences.

« Bonjour, messieurs. » Une courtisane aux cheveux couleur miel s'approcha de nous en battant des cils, remplie d'espoir. Le regard langoureux

qu'elle jeta à Coco me fit glousser. Même déguisée en homme, Coco était splendide. Ses mains d'une riche teinte brune étaient marquées de cicatrices – invisibles sous ses gants –, mais son visage était parfaitement lisse et ses yeux noirs étincelaient même dans la pénombre. « Puis-je vous proposer de vous joindre à moi ?

— Désolée, chérie. » J'adoptai mon ton le plus obséquieux et tapotai la main de la courtisane comme j'avais vu d'autres hommes le faire. « Mais nous sommes pris toute la matinée. Mlle Babette va bientôt nous rejoindre. »

La jeune femme fit la moue pendant une seconde à peine avant de passer à notre voisin, qui accepta son invitation avec empressement.

« Tu crois qu'il l'a sur lui ? » Coco scruta Tremblay du haut de son crâne chauve jusqu'au bas de ses chaussures cirées, en s'attardant sur ses doigts sans bijoux. « Babette a pu mentir. Ça pourrait être un piège.

— Babette est peut-être une menteuse, mais elle n'est pas idiote. Elle ne nous trahira pas avant que nous l'ayons payée. » J'observai les autres courtisanes avec une fascination morbide. La taille cintrée et la poitrine débordante, elles dansaient d'un pas léger entre les clients comme si leurs corsets ne les étouffaient pas à petit feu.

Il est vrai que bon nombre d'entre elles n'en portaient pas. Ni quoi que ce soit d'autre d'ailleurs.

« Tu as raison. » Coco sortit notre bourse de son manteau et la jeta sur la table. « Si elle nous double, ce sera après.

— Oh, mon amour, tu me fais de la peine. » Babette apparut à nos côtés en souriant et donna une chiquenaude au rebord de mon chapeau.

Contrairement à ses congénères, elle avait drapé sa peau pâle dans le plus de soie cramoisie possible. Un épais maquillage blanc couvrait le reste de son corps et ses cicatrices. Elles serpentaient le long de ses bras et de sa poitrine, formant un motif similaire aux marques de Coco. « Et si vous me donnez dix couronnes d'or de plus, je *n'envisagerai* même pas de vous trahir.

— Bonjour, Babette. » Je lâchai un petit rire, posai les bottes sur la table et me renversai sur les pieds arrière de la chaise. « C'est étrange, cette façon que tu as d'apparaître en quelques secondes quand on sort notre bourse. Tu détectes l'argent ? » Je me tournai vers Coco, dont les lèvres tressaillaient tandis qu'elle faisait de son mieux pour ne pas sourire. « On dirait qu'elle le flaire, non ?

— Bonjour, Louise. » Babette embrassa ma joue avant de se pencher vers Coco et de baisser la voix. « Cosette, tu es ravissante, comme d'habitude. »

Coco leva les yeux au ciel. « Tu es en retard.

— Toutes mes excuses. » Babette inclina la tête avec un sourire doux. « Je ne vous avais pas reconnues. Je ne comprendrai jamais pourquoi de belles femmes comme vous veulent à tout prix se faire passer pour des hommes...

— Les femmes non accompagnées attirent trop l'attention. Tu le sais parfaitement. » Je tambourinai des doigts sur la table d'un geste machinal, me forçant à sourire. « On les soupçonne d'être des sorcières.

— Bah ! fit-elle en nous adressant un clin d'œil complice. Il faudrait être idiot pour prendre deux personnes aussi charmantes que vous pour ce genre de créatures méprisables et violentes.

— Bien sûr. » Je hochai la tête, abaissant encore mon chapeau. Si les cicatrices de Coco et Babette révélaient leur véritable nature, les Dames blanches pouvaient se déplacer dans la société sans pratiquement risquer d'être décelées. La courtisane à la peau brune sur les genoux de Tremblay pouvait en être une. Ou celle aux cheveux de miel qui venait de disparaître dans les escaliers. « Mais l'Église brûle d'abord et pose les questions ensuite. C'est une époque dangereuse pour les femmes.

— Pas ici, déclara Babette en écartant les bras avec un sourire. Ici, nous sommes en sécurité. Nous sommes aimées. L'offre de ma maîtresse tient toujours...

— Ta maîtresse te brûlerait – et nous avec –, si elle apprenait la vérité. » Je reportai mon attention sur Tremblay, dont la richesse ostentatoire avait attiré deux autres courtisanes. Il repoussa poliment leurs avances lorsqu'elles voulurent défaire son pantalon. « Nous sommes ici pour lui. »

Coco renversa notre bourse sur la table. « Dix couronnes d'or, comme convenu. »

Babette ricana et prit un air méprisant. « Hmm... Je crois me souvenir de vingt.

— Quoi ? » Ma chaise retomba sur le sol avec fracas. Les clients les plus proches se tournèrent vers nous d'un air surpris, mais je les ignorai. « On s'était mis d'accord pour dix.

— C'était avant que tu ne me vexes.

— Bon sang, Babette. » Coco attrapa notre pièce avant que Babette ne puisse la toucher. « Tu sais combien de temps il nous faut pour économiser ce genre de somme ? »

Je m'efforçai de ne pas élever la voix. « Nous ne savons même pas si Tremblay a la bague. »

Babette se contenta de hausser les épaules et de tendre la paume. « Ce n'est pas ma faute si vous persistez à voler des sacs à main dans la rue comme de vulgaires malfrats. Vous gagneriez trois fois plus en une seule nuit ici, au *Bellerose*, mais vous êtes trop fières. »

Coco prit une profonde inspiration, mais la colère lui fit serrer les poings sur la table malgré elle. « Écoute, nous sommes désolées d'avoir heurté ta délicate sensibilité, mais nous avons un accord pour dix. Nous ne pouvons pas nous permettre...

— J'entends la pièce dans ta poche, Cosette. »

Je fixai Babette avec incrédulité. « Tu es *vraiment* un chien de chasse. »

Ses yeux étincelèrent. « Je vous convie ici à mes risques et périls pour espionner les affaires de ma maîtresse et de M. Tremblay et tu m'insultes comme une vulgaire... »

À cet instant précis, une grande femme d'âge mûr se mit à descendre les marches. Sa robe d'un émeraude intense mettait en valeur ses cheveux flamboyants et sa taille de guêpe. Tremblay se leva d'un bond en la voyant approcher et les courtisanes qui nous entouraient – y compris Babette – exécutèrent de profondes révérences.

C'était assez étrange de les voir vêtues de leur plus simple appareil faire des courbettes.

Mme Labelle saisit les bras de Tremblay avec un grand sourire, l'embrassa sur les deux joues et murmura quelques mots que je ne parvins pas à entendre. Je fus prise de panique lorsqu'elle passa le bras sous celui de l'homme pour l'entraîner vers les escaliers.

Babette nous observait du coin de l'œil. « Décidez-vous vite, mes amours. Ma maîtresse est quelqu'un

de très occupé. Sa transaction avec M. Tremblay ne durera pas longtemps. »

Je la fusillai du regard, résistant à l'envie de passer mes mains autour de son joli cou et de le serrer de toutes mes forces. « Peux-tu au moins nous révéler ce que ta maîtresse achète ? Elle a bien dû te dire *quelque chose*. C'est la bague ? Est-ce que Tremblay l'a ? »

Notre interlocutrice afficha un sourire carnassier. « Peut-être... pour dix couronnes de plus. »

Coco et moi échangeâmes un regard noir. Si Babette ne faisait pas attention, elle apprendrait bientôt à ses dépens que nous pouvions nous montrer *méprisables* et *violentes*.

Le Bellerose se targuait de posséder douze luxueux salons dans lesquels ses courtisanes pouvaient recevoir les invités, mais ce n'est pas dans l'un d'entre eux que Babette nous conduisit. Elle s'arrêta au fond du couloir, ouvrit une treizième porte sans inscription et nous pria d'entrer.

« Bienvenue, mes amours, aux yeux et aux oreilles du *Bellerose*. »

Je battis des paupières pour m'habituer à l'obscurité de ce nouveau corridor plus étroit. Douze fenêtres – rectangulaires, larges et placées à intervalles réguliers le long d'un mur – ne laissaient passer qu'une faible lueur. En y regardant de plus près, je me rendis compte que ce n'étaient pas des fenêtres, mais des portraits.

Je traçai du doigt le nez de celui qui était le plus proche de moi : une belle femme aux courbes généreuses et au sourire enjôleur. « Qui sont-elles ? »

— D'anciennes courtisanes célèbres, répondit Babette en s'arrêtant pour admirer la peinture d'un air pensif. Mon portrait remplacera le sien un jour. »

Fronçant les sourcils, je me penchai pour inspecter la courtisane en question. Son image semblait inversée, les couleurs paraissaient pâles, comme si c'était l'envers du tableau. Et... Bon sang.

Deux loquets dorés couvraient ses yeux.

« Ce sont des *judas* ? demanda Coco, incrédule, en se rapprochant. Quel spectacle macabre se cache là, Babette ?

— Chut ! fit-elle en posant précipitamment un doigt sur ses lèvres. Je vous ai dit que c'étaient les yeux et les *oreilles*. Il faut chuchoter ici. »

Je préférais ne pas imaginer le but de ces aménagements. J'aimais mieux visualiser le très long bain que je prendrais quand je rentrerais chez moi, au théâtre. Je me froterais vigoureusement. Restait à espérer que mes yeux survivraient au spectacle qui nous attendait.

Avant que je ne puisse exprimer mon dégoût, j'aperçus deux ombres bouger sur le côté. Je fis volte-face en portant la main au couteau dissimulé dans ma botte avant que les formes ne se matérialisent. Je m'immobilisai : deux hommes très déplaisants qui m'étaient horriblement familiers me regardaient.

André et Grue.

Je jetai un coup d'œil furieux à Babette, le couteau toujours serré dans mon poing. « Qu'est-ce qu'ils font ici ? »

Au son de ma voix, André se pencha en avant, clignant lentement des yeux dans l'obscurité. « Est-ce que c'est... ? »

Grue inspecta mon visage, passant ma moustache pour s'attarder sur mes sourcils sombres et mes yeux turquoise, mon nez couvert de taches de rousseur et ma peau bronzée. Sa figure se fendit d'un sourire

diabolique. Sa dent de devant était ébréchée. Et jaune. « Bonjour, Lou Lou. »

Je l'ignorai, continuant à régler mes comptes avec Babette. « Ça ne faisait pas partie de notre accord.

— Oh, détends-toi, Louise. Ils font juste leur travail. » Elle se laissa tomber sur l'une des chaises en bois qu'ils venaient de libérer. « Ma maîtresse les a engagés comme agents de sécurité.

— Sécurité ? » répéta Coco d'un air dédaigneux en fouillant son manteau pour prendre son couteau.

André montra les dents. « Depuis quand le voyeurisme est-il considéré comme de la sécurité ? insista-t-elle.

— Si nous sommes mal à l'aise avec un client, il nous suffit de frapper deux fois et ces charmants messieurs interviennent, expliqua Babette en pointant paresseusement le pied vers les portraits, révélant une cheville pâle et marquée par des cicatrices. Ce sont des portes, *mon chéri*. Un accès immédiat. »

Mme Labelle était une idiote. C'était la seule explication pour une telle... *idiotie*.

André et Grue étaient les deux voleurs les plus stupides que j'aie jamais connus. Ils empiétaient en permanence sur notre territoire dans le quartier est. Ils nous filaient le train partout – généralement deux pas derrière nous – et les forces de l'ordre les suivaient régulièrement. Ils étaient gros, laids et bruyants, ils n'avaient ni la subtilité ni les compétences nécessaires pour réussir dans cette partie de la ville. Ni le cerveau, d'ailleurs.

Je n'osais pas imaginer ce qu'ils pourraient faire s'ils disposaient d'un *accès direct* à des scènes de n'importe quelle nature. Encore moins s'il était question de sexe et de violence. Sans mentionner le fait que ces deux vices étaient peut-être les moins graves

auxquels on pouvait assister entre les murs de ce bordel, si l'on en jugeait par cette transaction commerciale, par exemple.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Babette adressa aux deux hommes un petit sourire. « N'ayez crainte. Ma maîtresse les tuerait s'ils laissaient échapper la moindre information. Pas vrai, messieurs ? »

Leurs sourires s'effacèrent et je remarquai enfin la décoloration autour de leurs yeux. Des hématomes. Je ne baissai toujours pas mon couteau. « Et qu'est-ce qui les empêche de divulguer des renseignements à ta maîtresse ? »

— Eh bien... » Babette se leva et passa devant nous pour s'approcher d'un portrait au bout de la pièce étroite. Elle posa la main sur le petit bouton doré placé à côté du tableau. « Je suppose que cela dépend de ce que vous êtes prêtes à leur offrir.

— Et si je vous donnais à *tous* un coup de couteau dans le...

— Ha, ha, ha ! » Babette appuya sur le bouton alors que j'avancais en brandissant mon arme. Les loquets dorés qui couvraient les yeux de la courtisane s'ouvrirent. Les voix étouffées de Mme Labelle et de Tremblay emplirent le couloir.

« Réfléchis bien, mon amour, chuchota Babette. Ta précieuse bague pourrait être dans la pièce d'à côté. Viens voir par toi-même. » Elle s'écarta, le doigt toujours sur le bouton, afin de me permettre de me poster devant le portrait.

Je marmonnai un juron et me hissai sur la pointe des pieds pour épier la pièce voisine par les yeux de la courtisane.

Tremblay foulait l'épais tapis à fleurs du salon. Il paraissait plus pâle, dans cette pièce pastel que le soleil du matin baignait d'une douce lumière dorée.

De la sueur perlait sur son front. Il se passa nerveusement la langue sur les lèvres et tourna la tête vers Mme Labelle, qui l'observait depuis une chaise longue près de la porte. Même assise, il émanait d'elle une grâce royale : elle avait le cou bien droit et les mains jointes.

« Calmez-vous, monsieur Tremblay. Je vous assure que j'obtiendrai les fonds nécessaires dans la semaine. Une quinzaine de jours tout au plus. »

Il secoua la tête d'un geste abrupt. « C'est trop long.

— On pourrait argumenter que c'est loin d'être assez long pour le prix que vous demandez. Seul le roi pourrait se permettre une somme aussi astronomique et il n'a que faire d'anneaux magiques. »

Le cœur me monta à la gorge. Je m'éloignai pour jeter un coup d'œil à Coco. L'air furieuse, elle fouillait dans son manteau pour trouver des couronnes. André et Grue les empochèrent avec des sourires ravis.

Je me promis de les écorcher vifs après avoir volé la bague et je reportai mon attention sur le salon.

« Et... Et si je vous disais que j'ai un autre acheteur ? demanda Tremblay.

— Je vous traiterais de menteur, monsieur Tremblay. Après ce qui est arrivé à votre fille, je vois mal comment vous pourriez continuer à vous vanter des marchandises que vous possédez. »

Tremblay fit volte-face. « Je vous interdis de parler de ma fille. »

Mme Labelle lissa ses jupes et ignora complètement la remarque.

« Je suis d'ailleurs assez surprise que vous soyez toujours présent sur le marché noir de la magie. Vous avez bien une autre fille, non ? » Comme il ne répondait pas, le sourire de Mme Labelle devint

petit et cruel. Triomphant même. « Les sorcières sont perfides. Si elles apprennent que vous possédez la bague, leur colère s'abattra sur le reste de votre famille et ce ne sera pas... agréable du tout. »

Le visage virant au pourpre, Tremblay fit un pas vers elle. « Je n'apprécie pas vos sous-entendus.

— Alors je vous conseille d'accorder toute votre attention à ma menace, monsieur. Ne me contrariez pas ou ce sera votre dernier acte. »

Je me retins de pouffer et jetai un nouveau coup d'œil à Coco, qui était secouée d'un rire silencieux. Babette nous décocha un regard noir. Même s'il n'avait pas été question d'anneaux magiques, cette conversation valait bien quarante couronnes. Une pièce de théâtre aurait été moins captivante que la scène se déroulant derrière le portrait.

« Maintenant, dites-moi, ronronna Mme Labelle, avez-vous un autre acquéreur ?

— Putain. »

Il la fixa pendant de longues secondes avant de nier de la tête, à regret. « Non, je n'ai pas d'autre acheteur. J'ai passé des *mois* à couper tous les liens avec mes anciens contacts – à me débarrasser de tout mon stock – et pourtant cette bague... » Il déglutit avec difficulté et son expression perdit toute trace d'énervement. « Je crains d'en parler à qui que ce soit, de peur que ces démons ne découvrent qu'elle est en ma possession.

— Vous avez été malavisé de mettre en vente un de leurs objets. » Tremblay ne répondit pas. Son regard restait distant, hanté, comme s'il observait quelque chose qu'il était le seul à voir. Ma gorge se serra de façon inexplicable. Sans se rendre compte de son tourment, Mme Labelle continua impitoyablement :

« Si vous ne l'aviez pas fait, peut-être cette chère Filippa serait-elle encore avec nous... »

Il redressa brusquement la tête à l'évocation du nom de sa fille et ses yeux, qui n'étaient plus hantés, brillèrent d'une détermination féroce. « Je m'assurerai que ces démons brûlent pour ce qu'ils lui ont fait.

— C'est stupide de votre part.

— Je vous demande pardon ?

— Je me fais un devoir de connaître les affaires de mes ennemis, *monsieur*. » Elle se leva avec grâce et il recula d'un demi-pas. « Comme ce sont maintenant aussi vos ennemis, je dois vous donner un conseil : il est dangereux de se mêler des affaires des sorcières. Oubliez votre vengeance. Oubliez tout ce que vous avez appris sur ce monde d'ombres et de magie. Vous n'êtes pas du tout de taille et vous êtes totalement démuné face à ces femmes. La mort est le plus gentil de leurs tourments, un cadeau qu'elles n'accordent qu'à ceux qui l'ont mérité. J'aurais cru que vous l'auriez appris avec ce qui est arrivé à cette chère Filippa. »

La bouche de Tremblay se tordit et il se redressa de toute sa hauteur, balbutiant de colère. Mme Labelle le dominait toujours de plusieurs centimètres. « Vous... Vous dépassez les bornes. »

Mme Labelle ne recula pas devant lui. Imperturbable, elle passa la main sur le corsage de sa robe et retira un éventail des plis de sa jupe. Un couteau dépassait de la structure. « Je vois que nous en avons fini avec les amabilités. Bien, alors passons aux affaires. » Elle déploya l'éventail d'un seul geste et l'agita entre eux. Tremblay contempla la pointe du couteau avec méfiance et céda d'un pas. « Si vous souhaitez que je vous débarrasse de la bague, je le

ferai ici et maintenant pour cinq mille couronnes d'or de moins que le prix que vous demandiez. »

Un étrange bruit d'étouffement s'échappa de la gorge du vendeur. « Vous êtes folle...

— Sinon, poursuivit-elle d'un ton qui se durcissait, vous ne partirez d'ici qu'avec l'assurance de voir votre fille avec un nœud coulant autour du cou. Elle s'appelle Célie, c'est bien ça ? La Dame des sorcières se fera un plaisir de vider sa jeunesse, de boire l'éclat de sa peau et de ses cheveux. Célie sera méconnaissable quand les sorcières en auront fini avec elle. Vidée. Brisée. Comme Filippa.

— Vous... Vous... » Les yeux de Tremblay saillaient de leur orbite et une veine apparut sur son front brillant. « Espèce de putain ! Vous ne pouvez pas me faire ça. Vous ne pouvez pas...

— Allons, monsieur, je n'ai pas toute la journée. Le prince est revenu d'Amandine et je ne veux pas rater les festivités. »

Il redressa le menton avec obstination. « Je... Je ne l'ai pas sur moi. »

Mince. Je ressentis une amère déception. Coco marmonna un juron.

« Je ne vous crois pas, rétorqua Mme Labelle en se dirigeant à grands pas vers la fenêtre de l'autre côté de la pièce pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Monsieur Tremblay, comment un gentleman comme vous a-t-il pu laisser sa fille attendre à l'extérieur d'un bordel ? Une proie si facile. »

Tremblay, qui transpirait maintenant abondamment, s'empressa de retourner ses poches. « Je vous jure que je ne l'ai pas ! Regardez, regardez ! »

Je rapprochai mon visage de l'ouverture alors qu'il lui tendait le contenu de ses poches : un mouchoir brodé, une montre à gousset en argent

et une poignée de couronnes de cuivre. Mais pas de bague. « Je vous en prie, laissez ma fille tranquille ! Elle n'a rien à voir dans tout ça ! » Il était si pitoyable que j'aurais pu le plaindre, s'il ne venait d'anéantir tous mes plans. En l'occurrence, le voir trembler, le visage blême, me remplissait d'un plaisir revanchard.

Mme Labelle semblait partager mon sentiment. Elle poussa un soupir théâtral, abandonna la fenêtre et – étonnamment – se retourna pour fixer sans détour le portrait derrière lequel je me tenais. En titubant en arrière, j'atterris directement sur les fesses et réprimai un juron.

« Qu'est-ce qui se passe ? » chuchota Coco en s'accroupissant à côté de moi. Babette lâcha le bouton avec un froncement de sourcils.

« Chhhh ! » J'agitai les mains avec frénésie en direction du salon. « Je crois qu'elle m'a vue », articulai-je sans oser produire de son. Ma partenaire écarquilla les yeux, paniquée.

Nous nous figeâmes soudain, tandis que la voix de Mme Labelle se rapprochait, assourdie, mais audible à travers la mince paroi.

« Je vous en prie, dites-moi, monsieur... Où est-elle, alors ? »

Nom d'un chien. Coco et moi, nous nous regardâmes, incrédules. Comme je n'osais pas retourner vers le portrait, je me collai contre le mur, incommodée par mon souffle chaud sur mon visage. *Réponds-lui*, suppliai-je en silence. *Dis-le-nous.*

Comme par miracle, Tremblay exauça mes prières. Sa réponse véhémement était plus douce à mes oreilles que la plus belle mélodie. « Elle est enfermée dans ma maison, espèce de salope ignorante...

— Ça suffit, monsieur Tremblay. »

J'entendis la porte du salon s'ouvrir et j'imaginai parfaitement son sourire, aussi large que le mien.

« J'espère pour le bien de votre fille que vous ne mentez pas. Je me présenterai chez vous à l'aube avec votre argent. Ne me faites pas attendre. »

LE CHASSEUR

Lou

« Je t'écoute. »

Assis dans la pâtisserie bondée, Bas porta une cuillère de chocolat chaud à ses lèvres en prenant soin de ne pas en renverser sur son jabot en dentelle. Je résistai à l'envie de l'asperger un peu de ma boisson. Mais pour ce que nous avions prévu, il fallait qu'il soit de bonne humeur. Bas avait un talent unique pour escroquer les aristocrates.

« Voici les conditions, commençai-je en pointant ma cuillère vers lui, tu peux empocher comme paiement tout ce que tu trouveras dans le coffre de Tremblay, mais la bague est pour nous. »

Il se pencha en avant, ses yeux sombres se posèrent sur mes lèvres. Tandis que j'essuyais avec irritation le chocolat de ma moustache, il sourit. « Ah, oui. Une bague magique. J'avoue que je suis surpris que tu t'intéresses à ce genre d'objet. Je croyais que tu avais complètement renoncé à la magie ?

— Cette bague est différente. »

Ses yeux s'attardèrent à nouveau sur mes lèvres. « Bien sûr », ironisa-t-il.

Je claquai sèchement des doigts devant son visage.
« Bas. Concentre-toi, s'il te plaît. C'est important. »

Quand j'étais arrivée à Césarine, j'avais trouvé Bas plutôt beau. Suffisamment pour lui faire la cour. Certainement assez pour l'embrasser. De l'autre côté de la table exiguë, j'examinai les contours sombres de sa mâchoire. Il y avait encore une petite cicatrice, juste sous son oreille, cachée dans l'ombre de sa barbe, à l'emplacement où je l'avais mordu au cours de l'une de nos nuits les plus passionnées.

Je poussai un soupir nostalgique. Il avait une magnifique peau ambrée. Et un petit cul bien ferme.

Il gloussa comme s'il lisait dans mon esprit. « Très bien, Louey, je vais essayer de mettre de l'ordre dans mes pensées, si tu en fais autant. » Il remua son chocolat et s'adossa à sa chaise avec un sourire suffisant. « Alors comme ça... tu veux cambrioler un aristocrate et, bien sûr, tu fais appel au maître. »

Je retins une remarque cinglante. En tant qu'arrière-petit-cousin au deuxième degré d'un baron, Bas avait la particularité d'appartenir à l'aristocratie sans en faire partie. La richesse de son parent lui permettait de s'habiller à la mode et d'assister aux soirées les plus chics, mais les aristocrates ne se donnaient pas la peine de retenir son nom. Un oubli bienvenu, car il se rendait souvent aux dites soirées pour délester les convives de leurs objets de valeur.

« C'est une sage décision, poursuivit-il, car des imbéciles comme Tremblay recourent à plusieurs niveaux de sécurité : des portes et des serrures, des gardes et des chiens, pour n'en citer que quelques-uns. Probablement plus encore, depuis ce qui est arrivé à sa fille. Les sorcières l'ont enlevée en pleine nuit, non ? Il a dû renforcer sa protection. »

Filippa était une vraie épine dans mon pied.

Je me rembrunis et jetai un coup d'œil vers la vitrine de la pâtisserie. Toutes sortes de préparations étaient exposées avec soin : gâteaux glacés, brioches, tartelettes au chocolat, ainsi que des macarons et de la pâte feuilletée aux fruits de toutes les couleurs. Des éclairs aux framboises et une tarte Tatin complétaient l'étalage.

Parmi toutes ces gourmandises, c'étaient les énormes roulés à la cannelle avec leur crème sucrée qui me mettaient vraiment l'eau à la bouche. Coco se laissa justement tomber sur le siège vide à côté de nous et poussa vers moi une assiette de roulés. « Tiens. »

J'aurais pu l'embrasser. « Tu es une déesse. Tu le sais, hein ? »

— Évidemment. Seulement, ne t'attends pas à ce que je te tienne les cheveux quand tu vomiras tout à l'heure. Oh, et tu me dois une couronne d'argent.

— C'est ça. C'est mon argent aussi...

— Oui, mais tu peux extorquer un roulé à la cannelle à Pan quand tu veux. La couronne, c'est pour les frais de service. »

Je tournai la tête vers le petit homme rond qui se tenait derrière le comptoir : Johannes Pan, pâtissier exceptionnel doublé d'un imbécile. Et, plus important encore, l'ami proche et le confident de Mlle Lucida Bretton.

Et Mlle Lucida Bretton, c'était *moi*. Avec une perrique blonde.

Parfois, je n'avais pas envie de porter un costume d'homme et je m'étais rapidement rendu compte que Pan avait un faible pour les femmes. La plupart du temps, il me suffisait de battre des cils. D'autres fois, je devais me montrer un peu plus... créative. J'observai discrètement le pâtissier. Il ne se

doutait pas qu'il avait commis toutes sortes d'actes odieux envers la pauvre Mlle Bretton au cours des deux dernières années.

Pan ne supportait pas de voir une femme pleurer.

« Je suis habillée en homme aujourd'hui. » Je pris la première brioche et j'en enfonçai la moitié dans ma bouche sans le moindre décorum. « En *pluche*, il préfère... » J'avalai ma bouchée alors que mes yeux se remplissaient de larmes pour terminer ma phrase : « les blondes. »

Bas me jeta un regard torride. « Alors il a mauvais goût.

— Beurk. » Coco fit semblant d'être prise d'un haut-le-cœur et leva les yeux au ciel. « Laisse tomber, tu veux ? La nostalgie ne te va pas.

— Ce costume ne te va pas... »

Je les laissai se chamailler pour me concentrer sur les roulés à la cannelle. Même si Coco en avait acheté assez pour nourrir cinq personnes, j'étais prête à relever le défi.

Toutefois, au bout de trois, Bas et Coco étaient parvenus à me couper l'appétit. Je repoussai mon assiette sans ménagement. Je les interrompis alors que ma partenaire semblait prête à bondir par-dessus la table pour l'empoigner.

« Le temps est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre, Bas, intervins-je. La bague ne sera plus là demain matin. Il faut que le vol ait lieu ce soir. Tu vas nous aider ou pas ? »

Il fronça les sourcils face à mon ton sérieux. « Je ne vois pas pourquoi vous en faites toute une histoire. Vous n'avez pas besoin d'une bague d'invisibilité pour être en sécurité. Vous savez que je peux vous protéger. »

Pff. Des belles promesses. Peut-être était-ce pour cela que j'avais cessé de l'aimer. Bas était beaucoup de choses – charmant, rusé, impitoyable – mais ce n'était pas un protecteur. Il était bien trop préoccupé par d'autres priorités, comme sauver sa peau au premier signe d'ennuis. Je ne lui en voulais pas. C'était un homme, après tout, et ses baisers avaient plus que compensé ce défaut.

Coco le fixa avec fureur. « Comme nous te l'avons expliqué à *plusieurs* reprises, cette bague procure à celui qui la porte plus que l'invisibilité.

— Ah, mon amie, je dois avouer que je n'écoutais pas. »

Quand il lui sourit de toutes ses dents et lui envoya un baiser, Coco serra les poings. « Bordel ! Je te jure, un de ces jours, je vais... »

J'intervins avant qu'elle ne puisse lui ouvrir une veine : « Elle immunise celui qui la porte contre les sorts. Un peu comme les balisardes des Chasseurs. » Je fixai Bas droit dans les yeux. « Tu comprends certainement combien cela pourrait m'être utile. »

Son sourire s'effaça. Il tendit lentement la main pour toucher mon foulard et passa les doigts le long de l'endroit où le tissu cachait ma cicatrice. Des frissons me parcoururent l'échine. « Elle ne t'a pas trouvée. Tu es toujours en sécurité.

— Pour le moment. »

Il m'observa longuement, sa main toujours devant ma gorge. Puis, il soupira.

« Et vous êtes prêtes à tout pour vous procurer cette bague ?

— Oui.

— Même à faire appel à... la magie ? »

Je déglutis, emmêlai mes doigts dans les siens et acquiesçai. Il posa nos mains jointes sur la table.

« Très bien alors, je vais vous aider. » Il observa la rue par la vitrine et je suivis son regard. De plus en plus de badauds s'étaient rassemblés pour la parade du prince. Même si la plupart riaient et discutaient avec une excitation palpable, un malaise couvait sous la surface. Il se devinait aux moues crispées et aux regards que certains jetaient de gauche à droite.

« Ce soir, poursuit Bas, le roi organise un bal pour célébrer le retour d'Amandine de son fils. Toute l'aristocratie est invitée, y compris M. Tremblay.

— Ça tombe bien, murmura Coco. »

Nous nous raidîmes soudain en même temps en remarquant une agitation dans la rue. Nos têtes se tournèrent vers des hommes qui émergeaient de la foule. Vêtus de manteaux bleu roi, ils marchaient par rangées de trois – le *tac tac tac* de leurs bottes était parfaitement synchronisé –, brandissant contre leur poitrine des poignards d'argent. Ils étaient flanqués des deux côtés par des gendarmes qui criaient et repoussaient les piétons sur les trottoirs.

Des Chasseurs.

Ils avaient juré fidélité à l'Église et protégeaient le royaume de Belterra contre les forces occultes. Autrement dit, contre les Dames blanches, les sorcières meurtrières qui hantaient les esprits étriqués de Belterra. Une colère sourde battit dans mes veines, tandis que je regardais les Chasseurs approcher. Comme si *nous* étions les intrus. Comme si cette terre ne *nous* avait pas appartenu.

Ce n'est pas ton combat. Je redressai le menton et je me secouai mentalement. L'ancienne querelle entre l'Église et les sorcières ne m'affectait plus, depuis que j'avais abandonné le monde de la sorcellerie.

« Tu ne devrais pas te trouver ici, Lou », me conseilla Coco en suivant du regard les Chasseurs déployés dans la rue pour empêcher quiconque d'approcher la famille royale. La parade allait bientôt commencer. « Nous devrions nous réunir dans le théâtre. Une foule de cette taille est dangereuse. Elle attire forcément les ennuis.

— Je suis déguisée », lui rappelai-je. Comme j'avais du mal à parler avec le roulé en bouche, je déglutis bruyamment. « Personne ne me reconnaîtra.

— André et Grue t'ont reconnue.

— Uniquement à cause de ma voix...

— Je ne me réunirai nulle part avant la fin de la parade », prévint Bas en lâchant ma main. Il se leva et tapota son gilet avec un sourire gourmand. « Une foule de cette taille grouille d'argent et je ne vais pas laisser filer pareille opportunité. Si vous voulez bien m'excuser. »

Il inclina son chapeau et se faufila entre les tables de la pâtisserie.

Coco se mit debout d'un bond. « Ce salaud va revenir sur sa décision dès qu'il aura disparu. Il va sûrement nous dénoncer probablement à la Maréchaussée ou, pire, aux Chasseurs. Je ne sais pas pourquoi tu lui fais confiance. »

Le fait que j'aie révélé ma véritable identité à Bas restait un point de discorde dans notre amitié. Mon vrai nom. Peu importe que ce soit arrivé après une nuit trop arrosée de whisky et ponctuée de baisers. Je déchiquetai le dernier roulé pour éviter le regard de Coco en m'efforçant de ne pas regretter ma décision.

Les regrets ne changeaient rien. Je n'avais pas le choix : je devais lui faire confiance désormais. Nous étions irrévocablement liés.

Mon amie poussa un soupir résigné. « Je vais le suivre. Toi, sors de la pâtisserie. On se retrouve au théâtre dans une heure ?

— Entendu. »

Je tentai de quitter les lieux quelques minutes seulement après Coco et Bas. Des dizaines de filles s'agglutinaient dehors, presque hystériques à l'idée de voir le prince, mais c'était un homme qui bloquait la porte.

Il était énorme, il avait une tête de plus que moi, une carrure imposante, un dos très large et des bras puissants qui n'avaient pas l'air de vouloir s'échapper de son manteau en laine brune. Il faisait lui aussi face à la rue, même s'il ne semblait pas s'intéresser à la parade. Ses épaules étaient raides et ses pieds plantés dans le sol comme s'il se préparait à se battre.

Je m'éclaircis la gorge et lui donnai une petite tape dans le dos. Il ne bougea pas. Je recommençai. Cette fois, il s'écarta légèrement, mais pas assez pour que je puisse passer.

Bon. Excédée, je lui donnai un coup d'épaule et tentai de me faufiler entre son énorme corps et le montant de la porte. Il sembla cette fois percevoir le contact, parce qu'il finit par se retourner, me balançant son coude dans le nez.

« Merde ! » En serrant mon nez, je trébuchai et j'atterris sur les fesses pour la deuxième fois de la matinée. Des larmes traîtresses jaillirent de mes yeux. « C'est quoi votre problème ? »

Il s'empessa de me tendre la main. « Mes excuses, monsieur. Je ne vous avais pas vu.

— De toute évidence. » J'ignorai son aide et me relevai. J'époussetai mon pantalon et tentai de passer, mais il me bloquait à nouveau le passage. Son manteau élimé s'ouvrit et j'aperçus une bandoulière attachée sur son torse. Des couteaux de toutes les formes et de toutes les tailles étincelaient sous mes yeux, mais c'est celui dans un étui contre son cœur qui fit accélérer les battements du mien. Brillant et argenté, il était orné d'un grand saphir qui scintillait de façon sinistre sur son manche.

Un Chasseur.

Je baissai la tête. *Merde.*

J'inspirai profondément, me forçant à rester calme. Il ne représentait aucun danger pour moi dans mon déguisement. Je n'avais rien fait de mal. Je sentais la cannelle, pas la magie. De plus, les hommes ne partagent-ils pas une sorte de camaraderie tacite ? Une compréhension mutuelle de leur importance collective ?

« Vous êtes blessé, monsieur ? »

Il avait raison. Aujourd'hui, j'étais un *homme*. Je pouvais y arriver.

Je me forçai à lever les yeux.

En dehors de sa taille incroyable, la première chose que je remarquai, ce furent les boutons en laiton de son manteau. Ils étaient assortis au cuivre et à l'or de ses cheveux, qui brillaient au soleil comme un phare. Ajouté à son nez droit et à sa bouche charnue, cela le rendait étonnamment séduisant pour un Chasseur. Au point que cela en soit *irritant*. Je ne pouvais pas m'empêcher de le fixer. Ses cils épais encadraient des yeux exactement de la même couleur que la mer.

Des yeux qui me dévisageaient avec une stupéfaction non dissimulée.

Mince. Ma main se porta à ma moustache, qui pendait de ma lèvre depuis ma chute.

Bon. J'avais fait ce que je pouvais. Et si les hommes étaient des êtres fiers, les femmes savaient quand il était urgent de se sortir d'une situation compliquée.

« Ça va. » Je baissai rapidement la tête et essayai de passer devant lui, soucieuse de mettre le plus de distance possible entre nous. Même si je n'avais toujours rien fait de mal, cela ne servait à rien de provoquer le destin. Parfois c'est lui qui nous nargue. « Regardez où vous allez la prochaine fois », lançai-je.

Il ne bougea pas. « Vous êtes une femme.

— Bien vu. » Je tentai à nouveau de le pousser, cette fois avec un peu plus de force que nécessaire, mais il m'attrapa le coude.

« Pourquoi êtes-vous habillée comme un homme ?

— Vous avez déjà porté un corset ? » Je me tournai vers lui, rajustant ma moustache avec autant de dignité que possible. « Vous ne poseriez pas cette question, si c'était le cas. On se sent beaucoup plus libre dans un pantalon. »

Il me contempla d'un air ébahi, comme si un bras avait poussé sur mon front. Je lui lançai un regard noir et il secoua légèrement la tête comme pour remettre ses idées en place. « Je... Toutes mes excuses, mademoiselle. »

Les gens nous observaient maintenant. Je tirai sur mon bras, sans succès. Je commençais à paniquer. « Lâchez-moi. »

Son étai se resserra. « Est-ce que je vous ai offensée ? »

Perdant complètement patience, je me dégageai de toutes mes forces. « Vous m'avez cassé l'os des fesses ! »

Peut-être choqué par ma vulgarité, il me relâcha comme si je l'avais mordu et me considéra avec un dégoût proche de la répulsion. « Jamais de ma vie je n'ai entendu une dame parler ainsi. »

Ah. Les Chasseurs étaient de saints hommes. Il me prenait probablement pour le diable.

Et il n'aurait pas eu tort.

Je lui offris un sourire félin et je m'éloignai en battant des cils, imitant Babette du mieux que je pouvais. La tension dans ma poitrine se relâcha lorsqu'il ne fit aucun geste pour m'arrêter.

« C'est que vous ne fréquentez pas les dames qu'il faut, Chasseur.

— Vous êtes une courtisane, alors ? »

Je me serais hérissée si je n'avais pas connu plusieurs courtisanes parfaitement respectables – dont Babette ne faisait pas nécessairement partie. Maudite arnaqueuse. Je me contentai de pousser un soupir théâtral. « Hélas, non. Et des cœurs se brisent dans tout Césarine à cause de cela. »

Sa mâchoire se contracta. « Comment vous appelez-vous ? »

Une vague d'acclamations m'épargna de répondre. La famille royale était enfin arrivée dans la rue. Le Chasseur se tourna pendant une seconde à peine, mais il ne m'en fallait pas plus. Je me faufilai derrière un groupe de jeunes filles particulièrement enthousiastes – elles hurlaient le nom du prince sur un ton tellement suraigu que seuls les chiens auraient dû les entendre – et je disparus avant qu'il ne se retourne.

J'étais bousculée de tous les côtés et je me rendis rapidement compte que j'étais trop petite et légère pour me frayer un chemin dans la foule. Du moins sans piquer les gens avec ma lame. En rendant quelques coups de coude, je cherchai un endroit

plus élevé où je pourrais attendre la fin de la parade, à l'abri des regards.

Là.

Je sautai pour attraper le rebord de la fenêtre d'un vieux bâtiment en grès et me hissai le long de la gouttière pour rejoindre le toit. Posant les coudes sur la balustrade, j'inspectai la rue en contrebas.

Des drapeaux dorés portant les armoiries de la famille royale flottaient à chaque porte et des vendeurs proposaient de la nourriture à tous les coins de rue. Malgré les odeurs alléchantes de leurs frites, saucisses et croissants au fromage, la ville empestait toujours le poisson. Le poisson et la fumée. Je plissai le nez. Ce parfum persistant était l'un des plaisirs de notre péninsule grise.

Césarine incarnait la grisaille. Des maisons ternes délabrées étaient empilées les unes sur les autres comme des sardines dans une boîte. Les rues en piteux état serpentaient devant des marchés d'un gris sale et des ports encore plus crasseux. L'agglomération était recouverte en permanence par un nuage de fumée, sorti des innombrables cheminées.

La grisaille était suffocante. Stérile. Morne.

Heureusement, il y avait pire dans la vie que la morosité. Et certaines fumées étaient bien plus redoutables que celle des cheminées.

Les acclamations atteignirent leur paroxysme quand la famille Lyon passa devant le bâtiment sur lequel j'étais perchée.

Le roi Auguste salua la foule depuis son carrosse doré. Ses boucles d'or flottaient dans le vent de fin d'automne. Son fils, Beauregard, était assis à côté de lui. Ils n'auraient pas pu être plus différents. Alors que le premier avait les yeux et le teint clairs, le

second avait les yeux tombants, le teint hâlé et les cheveux noirs, comme ceux de sa mère. Mais ils avaient tous les deux un sourire charmant.

Trop charmant, à mon avis. Ils respiraient l'arrogance par tous les pores.

Derrière eux, la femme d'Auguste tirait la tête. Je ne la comprenais que trop bien. J'aurais fait pareil si mon mari se targuait d'avoir plus de maîtresses que de doigts et d'orteils – même si je n'avais pas la moindre intention de me marier. Plutôt mourir que de m'enchaîner à quelqu'un pour la vie.

Je venais de me détourner de la scène, qui m'ennuyait déjà, quand quelque chose bougea dans la rue. C'était un mouvement subtil, comme si le vent avait changé de direction à mi-parcours. Un bourdonnement presque imperceptible se répercutait sur les pavés et les bruits de la foule. Les sens, l'odorat, le goût, le toucher disparurent en un instant. Le monde se figea. Je crapahutai en arrière pour m'éloigner du bord du toit, tandis que les poils de ma nuque se hérissaient. Je savais ce qui allait se produire. Je reconnaissais le frôlement d'énergie contre ma peau, le bruissement familier dans mes oreilles.

De la magie.

Puis les cris fusèrent.

LES VOIES DES FEMMES SONT IMPIES

Reid

L'odeur suivait toujours les sorcières. Douce et herbacée, mais trop forte, âcre. Comme l'encens que l'archevêque allumait pendant la messe, mais en plus irritant. Même si des années s'étaient écoulées depuis mon entrée dans les ordres, je ne m'étais jamais acclimaté à cette odeur. Aujourd'hui encore, alors qu'un soupçon à peine était charrié par la brise, le goût me brûlait jusqu'au fond de la gorge. M'étouffait. Me narguait.

Je détestais l'odeur de la magie.

Je fis glisser la lame balisarde de son emplacement sur ma poitrine et j'examinai les fêtards autour de nous. Jean-Luc me jeta un regard méfiant. « Des ennuis ?

— Tu ne le sens pas ? murmurai-je. L'odeur est faible, mais elle est perceptible. Elles ont déjà commencé. »

Il sortit sa propre balisarde de la bandoulière qu'il portait sur le torse. Ses narines se dilatèrent. « Je vais prévenir les autres. »

Il se faufila dans la foule sans ajouter un mot. Bien que lui non plus ne portât pas d'uniforme, elle se fendit en deux pour le laisser passer, comme les flots de la mer Rouge devant Moïse. C'était probablement

l'effet du saphir sur son couteau. Des chuchotements s'élevaient dans son sillage et certains fêtards plus malins se tournèrent vers moi. Leurs yeux s'écarquillèrent.

Ils avaient compris.

Des Chasseurs.

Nous nous attendions à cette attaque. Chaque jour qui passait, les sorcières étaient plus agitées. C'est pour cette raison que la moitié de mes frères se montraient en uniforme dans la rue tandis que l'autre moitié, comme moi, se cachait sous des vêtements civils dans la foule. Attendant. Observant.

Chassant.

Un homme d'âge mûr s'avança vers moi. Il tenait une petite fille par la main. Même couleur d'yeux. Même forme de visage. C'était son père.

« Est-ce que nous sommes en danger, monsieur ? »

D'autres têtes se retournèrent en entendant sa question. Des sourcils se froncèrent. Des yeux se mirent à regarder à gauche puis à droite. La petite fille fit une grimace de douleur, plissa le nez et lâcha son drapeau. Il resta suspendu dans l'air une seconde de trop avant de tomber sur le sol.

« J'ai mal à la tête, papa, chuchota-t-elle.

— Chut, mon enfant. » Il jeta un coup d'œil au couteau dans ma main et les muscles crispés de son visage se détendirent. « Cet homme est un Chasseur. Avec lui, nous serons en sécurité. N'est-ce pas, monsieur ? »

Contrairement à sa fille, il n'avait pas encore senti la magie. Mais il la sentirait. Bientôt.

« Vous devez quitter la zone immédiatement. » Mon ton était plus sévère que je ne l'aurais voulu. La petite fille grimaça à nouveau et son père passa un bras autour de ses épaules. Les mots de l'archevêque

me revinrent à l'esprit. *Apaise-les, Reid. Tu dois instiller le calme et la confiance, tout en protégeant les gens.* Je secouai la tête et essayai à nouveau. « S'il vous plaît, monsieur, rentrez chez vous. Salez vos portes et fenêtres. Ne sortez pas avant... »

Un cri perçant m'empêche de finir ma phrase.

Tout le monde se figea.

« PARTEZ ! » Je poussai l'homme et sa fille dans la pâtisserie derrière nous. Il avait à peine franchi la porte que d'autres se précipitèrent pour le suivre, sans se soucier de ceux qui se trouvaient sur leur chemin. Tout le monde se bousculait. Les cris autour de nous se multiplièrent et des rires surnaturels résonnèrent de tous côtés. Je collai le couteau contre mon flanc et fonçai entre les badauds paniqués, trébuchant sur une vieille femme.

« Attention. » Je serrai les dents et attrapai ses frêles épaules avant qu'elle ne tombe et ne se tue. Elle leva vers moi des yeux laiteux et un sourire étrange se dessina lentement sur ses lèvres flétries.

« Que Dieu vous bénisse, jeune homme », croassa-t-elle. Puis elle se retourna avec une grâce surnaturelle et disparut dans la horde de gens qui se pressaient devant elle. Il me fallut plusieurs secondes pour prendre conscience de l'écœurante odeur de brûlé qu'elle laissait dans son sillage. Mon estomac se noua.

« Reid ! » Jean-Luc était debout dans le carrosse de la famille royale. Des dizaines de mes frères l'entouraient. Leurs saphirs étincelaient tandis qu'ils repoussaient les citoyens déchaînés. Je me mis à avancer quand la foule devant moi se déplaça. Je les vis enfin.

Des sorcières.

Elles progressaient dans la rue avec des sourires sereins, les cheveux soulevés par un vent irréel. Elles étaient trois. Elles riaient en faisant tomber les corps autour d'elles d'un simple claquement de doigts.

Même si je priais pour que les victimes ne soient pas décédées sur le coup, je me demandais souvent si la mort n'était pas un sort plus clément. Les moins chanceux se réveillaient sans se souvenir de leur deuxième enfant ou parfois avec un appétit insatiable pour la chair humaine.

Le mois dernier, un enfant avait été retrouvé sans yeux. Un homme ne parvenait plus à trouver le sommeil. Un autre encore passait le restant de ses jours à se languir d'une femme qu'il était seul à voir.

Chaque cas était différent. Tous plus perturbants les uns que les autres.

« REID ! » Jean-Luc agita les bras, mais je l'ignorai. Je ressentis un malaise dont j'avais à peine conscience en regardant les sorcières approcher inexorablement de la famille royale. Lentement, tranquillement, malgré le bataillon de Chasseurs qui courait à leur rencontre. Des corps se dressaient comme des marionnettes pour former un bouclier humain autour des sorcières. Je vis avec horreur un homme s'élancer pour s'empaler sur la balisarde d'un de mes frères. Les sorcières gloussaient et continuaient à tordre leurs doigts d'une façon qui défiait les lois de la nature. À chaque mouvement, un corps sans défense se levait. Des marionnettistes.

Ça n'avait pas de sens. Les sorcières opéraient en secret. Elles attaquaient dans l'ombre. Une telle démonstration de leur part, un tel spectacle, était imprudente. À moins que...

À moins que nous ayons perdu de vue l'ensemble du tableau.

Je me dirigeai vers les bâtiments en grès à ma droite pour trouver un perchoir d'où je pourrais avoir une vue plongeante sur la foule. Je m'agrippai au mur avec mes mains tremblantes, je me forçai à grimper. Chaque pierre de l'édifice me semblait plus haute que la précédente, qui me paraissait floue maintenant. Tout tournait. Ma poitrine se serra. Le sang battait dans mes oreilles. *Ne regarde pas en bas. Continue à regarder en haut.*

Un visage moustachu familial apparut au bord du toit. Des yeux bleu-vert. Un nez couvert de taches de rousseur. La fille de la pâtisserie.

« Merde », lâcha-t-elle. Puis elle s'éclipsa.

Je me concentrai sur l'endroit où elle avait disparu. Mon corps se remit à bouger avec un nouvel élan. Quelques secondes plus tard, je me hissais sur le rebord, mais elle était déjà occupée à sauter sur le toit suivant. Elle tenait son chapeau d'une main et levait son majeur de l'autre dans ma direction. Je fronçai les sourcils. Cette petite païenne n'était pas ma préoccupation actuelle, malgré son manque de respect flagrant.

Je me retournai pour jeter un coup d'œil en bas. Je me cramponnai au rebord quand le monde s'inclina soudain et se mit à tourner.

Les gens affluaient dans les magasins qui bordaient les rues. Trop nombreux. Beaucoup trop. Les commerçants s'efforçaient de maintenir l'ordre, alors que les personnes les plus proches des portes étaient piétinées. Le propriétaire de la pâtisserie avait réussi à barricader son entrée. Ceux qui avaient été laissés à l'extérieur vociféraient et tapaient sur les vitrines alors que les sorcières approchaient.

Je fouillai la foule du regard pour voir ce qui nous avait échappé. Plus de vingt corps tournaient en

suspension dans l'air autour des sorcières, certains inconscients, la tête pendante, et d'autres douloureusement éveillés. Un homme flottait les bras écartés, comme s'il était enchaîné à une croix imaginaire. De la fumée s'échappait de sa bouche, qui s'ouvrait et se refermait au rythme de hurlements silencieux. Les vêtements et les cheveux d'une femme ondoyaient autour d'elle comme si elle était sous l'eau et elle essayait, impuissante, de se raccrocher à l'air. Son visage virait au bleu. Elle se noyait.

À chaque nouvelle horreur, des Chasseurs se précipitaient.

Même à cette distance, je voyais dans leur expression leur détermination à protéger les autres.

Mais dans leur empressement à venir en aide aux impuissants, ils oubliaient notre vraie mission : la famille royale. Quatre hommes seulement entouraient maintenant le carrosse. Deux Chasseurs. Deux gardes royaux. Jean-Luc tenait la main de la reine alors que le roi hurlait des ordres aux Chasseurs, à ses gardes, à quiconque voulait bien l'écouter, mais le vacarme couvrait ses paroles.

Derrière eux, insignifiante à tout point de vue, se glissait la vieille sorcière.

Quand je compris ce qui se passait, j'en eus le souffle coupé. Les sorcières, les malédictions... Tout cela n'était qu'un numéro. Une distraction.

Sans prendre le temps de réfléchir, d'évaluer la distance terrifiante qui me séparait du sol, j'attrapai le tuyau d'évacuation et je sautai par-dessus le bord du toit. La tôle grinça et se déforma sous mon poids. À mi-chemin, le tuyau se sépara du grès pour de bon. Je lâchai prise, terrorisé, et me préparai à l'impact. La douleur irradiait dans mes jambes quand je touchai le sol, mais je ne m'arrêtai pas.

« Jean-Luc ! Derrière toi ! »

Il se retourna et repéra la vieille sorcière à la même seconde que moi. Je vis qu'il comprenait ce qui était en train de se jouer. « À terre ! » Il plaqua le roi sur le plancher de la voiture. Les Chasseurs restants se précipitèrent autour du carrosse en l'entendant crier.

La vieille sorcière me regarda par-dessus son épaule voûtée, le même sourire étrange toujours plaqué sur son visage. Elle fit un mouvement du poignet et l'odeur écœurante autour de nous s'intensifia. Un souffle d'air sortit de l'extrémité de ses doigts, mais la magie ne pouvait pas nous toucher. Pas avec nos balisardes. Chaque lame avait été forgée avec une goutte de la relique sacrée originale de saint Constantin fondue, qui nous immunisait contre la magie des sorcières. Je sentis l'air écœurant et nauséabond me frôler, mais cela ne me découragea en rien. Et cela ne dissuada pas davantage mes frères.

Les gardes et les citoyens les plus proches de nous n'eurent pas cette chance. Ils furent projetés en arrière, percutant le carrosse et les boutiques qui bordaient la rue. Les yeux de la vieille sorcière brillèrent de triomphe lorsqu'un des Chasseurs abandonna son poste pour les aider. Elle se dirigea à une vitesse surnaturelle vers la porte de la voiture. Le visage stupéfait du prince Beauregard apparut par-dessus l'ouverture à cause de l'agitation. Elle lui montra les dents, la bouche tordue. Je la plaquai au sol avant qu'elle n'ait le temps de lever les mains.

Elle se débattit avec la force d'une femme deux fois plus jeune – d'un *homme* deux fois plus jeune – frappant, mordant et griffant chaque centimètre de mon corps qu'elle pouvait atteindre.

Mais j'étais trop lourd. Je l'étouffai de tout mon poids, immobilisai ses mains au-dessus de sa tête,

assez haut pour lui démettre les épaules. Puis je pressai mon couteau sur sa gorge.

Elle se figea quand j'approchai les lèvres de son oreille. La lame s'enfonça plus profondément.

« Que Dieu ait pitié de ton âme. »

Elle éclata d'un grand rire sardonique qui secoua tout son corps. Je fronçai les sourcils, et me penchai en arrière. Je constatai, médusé, que la femme en dessous de moi n'était plus une vieille sorcière. Je vis avec horreur sa figure décrépète se fondre, laissant la place à une peau lisse et à un teint de porcelaine. Ses cheveux cassants ruisselaient désormais en cascade sur ses épaules, épais et noirs comme le charbon.

Elle me fixait à travers ses paupières ourlées, la bouche entrouverte, et levait son visage vers le mien. J'étais incapable de penser, de bouger – je ne savais même pas si j'en avais envie –, mais je réussis à m'éloigner avant que ses lèvres n'effleurent les miennes.

Et c'est là que je l'ai senti.

Son ventre ferme et arrondi se colla contre le mien.

Oh, mon Dieu.

Ma tête se vida de toutes pensées. Je fis un bond en arrière – pour m'écarter d'elle, de cette chose – et je me remis debout. Les cris au loin faiblirent. Les corps sur le sol remuèrent. La femme se leva lentement.

Maintenant vêtue de rouge sang, elle plaça une main sur son ventre rebondi et sourit.

Ses yeux émeraude se posèrent sur la famille royale accroupie dans le carrosse, le visage blême de terreur. Ils la fixaient. « Nous *récupérerons* notre terre, Majestés, déclara-t-elle d'une voix chantante. Nous vous avons prévenus à de nombreuses reprises. Vous n'avez pas voulu nous écouter. Bientôt, nous

danserons sur vos cendres comme vous l'avez fait sur celles de nos ancêtres. »

Son regard croisa le mien. La peau de porcelaine s'affaissa à nouveau et les cheveux noirs se flétrirent en fines mèches argentées. Elle n'était plus la belle femme enceinte ; elle était redevenue une vieille sorcière. Elle m'adressa un clin d'œil. Ce mouvement des paupières, dans son visage hagard, était glaçant. « Il faudra qu'on remette ça bientôt, mon beau. »

J'étais sans voix. Jamais auparavant je n'avais vu une telle magie noire, une telle profanation du corps humain. Mais les sorcières n'étaient pas humaines. C'étaient des vipères. Des démons incarnés. Et j'avais failli...

Son sourire édenté s'élargit comme si elle lisait dans mes pensées. Avant que je puisse bouger, avant que je puisse dégainer mon arme et la renvoyer en enfer, là où était sa place, elle tourna les talons et disparut dans un nuage de fumée.

Mais pas avant de m'envoyer un baiser.

Quelques heures plus tard, dans le bureau de l'archevêque, un épais tapis vert étouffait mes pas. Des panneaux de bois ornés recouvraient les murs sans fenêtres de la pièce. La cheminée éclairait d'une lueur vacillante les papiers éparpillés sur le bureau. L'archevêque, qui était déjà assis derrière celui-ci, me fit signe de prendre place sur l'une des chaises en bois en face de lui.

J'obtempérai et me forçai à croiser son regard en ignorant l'humiliation qui me tordait les tripes.

Même si le roi et sa famille étaient sortis indemnes de la parade, beaucoup n'avaient pas eu cette chance. On dénombrait deux décès : une

filles avait succombé sous les coups de son frère et l'autre s'était donné la mort. Des dizaines d'autres victimes n'avaient aucune blessure apparente, mais étaient en ce moment solidement attachées à des lits deux étages plus haut. Elles criaient. Tenaient des propos incohérents. Fixaient le plafond sans cligner des yeux. Ne réagissaient pas. Les prêtres faisaient ce qu'ils pouvaient pour ces pauvres gens, mais la plupart seraient transportés à l'asile dans les quinze jours. La médecine humaine ne pouvait pas grand-chose pour les victimes de sorcellerie.

L'archevêque m'observa par-dessus ses doigts joints aux extrémités. Des yeux durs comme l'acier. Une bouche sévère. Des mèches argentées sur les tempes.

« Vous avez bien travaillé aujourd'hui, Reid. »

Je fronçai les sourcils et me déplaçai sur mon siège. « Monsieur ? »

Il m'adressa un sourire amer et se pencha en avant. « Si vous n'aviez pas été là, il y aurait eu bien plus de victimes. Le roi Auguste vous est redevable. Il chante vos louanges. » Il indiqua une enveloppe impeccable posée sur son bureau. « Il prévoit d'ailleurs d'organiser un bal en votre honneur. »

Mon sentiment de honte redoubla. Je dus faire appel à toute ma volonté pour desserrer les poings. Je ne méritais les louanges de personne. Certainement pas celles du roi, encore moins celles de mon patriarche. J'avais échoué. J'avais brisé la première règle de ma congrégation : *Tu ne laisseras point vivre la sorcière.*

J'en avais laissé échapper quatre.

Pire encore, j'avais... J'avais voulu...

Je frissonnai sur ma chaise, incapable d'aller au bout de cette pensée. « Je ne peux pas accepter, monsieur.

— Pourquoi pas ? » Il haussa un sourcil sombre en se penchant en arrière.

Je me recroquevillai mentalement sous son regard. « Vous êtes le seul à vous être souvenu de votre mission. Le seul à avoir identifié la vieille sorcière.

— Jean-Luc... »

L'archevêque agita une main impatiente. « Je prends bonne note de votre humilité, Reid, mais pas de fausse modestie. Vous avez sauvé des vies aujourd'hui.

— Je... Monsieur, je... »

Je bafouillai et fixai résolument mes mains. Elles formèrent à nouveau des poings sur mes genoux.

Comme toujours, l'archevêque comprit sans explication. « Ah... oui. » Son ton s'adoucit. Quand je relevai les yeux, il m'observa avec une expression indéchiffrable. « Jean-Luc m'a parlé de votre rencontre malheureuse. »

Même si ses mots étaient doux, sa déception était perceptible.

Je fus une fois de plus envahi par une vague de honte. Je baissai la tête. « Je suis désolé, monsieur. Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

Il poussa un soupir bruyant. « Ne vous inquiétez pas, mon fils. Les voies des femmes sont impies. Et surtout celles des sorcières. Leur duplicité ne connaît pas de limites.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je n'avais jamais vu ce genre de magie. La sorcière, c'était une vieille, mais elle... s'est métamorphosée. » Je fixai à nouveau mes poings, déterminé à exprimer le fond de ma pensée. « Elle s'est transformée en une

femme séduisante. » Je pris une profonde inspiration et relevai les yeux, la mâchoire serrée. « Une belle femme enceinte. »

L'archevêque eut une moue de dégoût.

« La Mère.

— Monsieur ? »

Il se leva, croisa les mains derrière son dos et se mit à arpenter la pièce.

« Avez-vous oublié les enseignements sacrilèges des sorcières, Reid ? »

Je secouai rapidement la tête, les oreilles brûlantes, et je repensai aux diacres sévères de mon enfance. La salle de classe clairesemée près du sanctuaire. La Bible défraîchie dans mes mains.

Les sorcières ne vénèrent pas notre Seigneur et Sauveur, elles ne reconnaissent pas non plus la Sainte-Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Elles vénèrent une autre trinité, une trinité idolâtre. La triple déesse.

Même si je n'avais pas grandi au sein de l'Église, tous les Chasseurs apprenaient l'idéologie maléfique des sorcières avant de prononcer leurs vœux.

« Vierge, mère et vieille femme », murmurai-je.

Il acquiesça d'un air approbateur et le sentiment de satisfaction me réchauffa de l'intérieur. « Une incarnation de la féminité dans le cycle de la naissance, de la vie et de la mort, entre autres. C'est blasphématoire, bien sûr. » Il secoua la tête avec un petit rire moqueur. « Comme si Dieu pouvait être une femme. »

Je plissai le front en évitant son regard. « Bien sûr, monsieur.

— Les sorcières croient que leur reine, la Dame des sorcières, a été bénie par la déesse. Elles sont

persuadées qu'elle peut prendre les formes de la trinité quand ça lui chante. »

Il marqua une pause, la bouche serrée en m'examinant. « Je crois qu'aujourd'hui, vous avez rencontré la Dame des sorcières en personne. »

Je restai bouche bée un instant. « Morgane le Blanc ? »

Il confirma d'un bref hochement de tête. « Exactement. »

— Mais, monsieur...

— Cela explique la tentation que vous avez ressentie. Votre incapacité à contrôler vos instincts les plus bas. La Dame des sorcières est extrêmement puissante, Reid, particulièrement sous cette forme. Les sorcières affirment que la Mère représente la fertilité, l'épanouissement, et... la sexualité. » Une moue de dégoût déforma son visage, comme si ce mot lui laissait un goût amer en bouche. « Un homme plus faible que vous aurait succombé. »

Mais je voulais succomber. Ma figure était si rouge que c'était douloureux, tandis qu'un silence s'installait entre nous. Des bruits de pas retentirent et l'archevêque posa la main sur mon épaule. « Chassez tout ça de votre tête, pour que cette créature n'empoisonne pas vos pensées et ne corrompe pas votre esprit. »

J'avalai ma salive et me forçai à le regarder. « Je ne vous décevrai pas une seconde fois, monsieur. »

— Je sais. » Pas d'hésitation. Pas d'incertitude. Le soulagement enfla dans ma poitrine. « Cette vie que nous avons choisie, une vie de retenue, de tempérance, n'est pas sans difficulté. » Il me serra l'épaule. « Nous sommes humains. Depuis l'aube des temps, c'est le lot des hommes d'être tentés par les femmes. »

Même dans la perfection du jardin d'Éden, Ève a séduit Adam pour le pousser au péché. »

Comme je ne disais rien, il relâcha mon épaule et soupira avec lassitude.

« Portez cette affaire devant le Seigneur, Reid. Confessez-vous, et Il vous absoudra. Et si... avec le temps... vous ne parvenez pas à surmonter la souffrance, nous devrions peut-être vous trouver une femme. »

Ses mots heurtèrent ma fierté, mon honneur, comme s'il m'avait porté un coup. Je sentis la colère bouillonner en moi. Violente. Vive. Indignée. Seuls quelques-uns de mes frères avaient pris femme, depuis que le roi avait engagé notre ordre sacré. La plupart avaient d'ailleurs finalement abandonné leur poste et quitté l'Église.

Pourtant... il fut un temps où je l'avais envisagé. Désiré, même. Mais plus maintenant.

« Ce ne sera pas nécessaire, monsieur. »

Comme s'il devinait mes pensées, l'archevêque poursuivit avec prudence : « Je n'ai pas besoin de vous rappeler vos précédentes transgressions, Reid. Vous savez très bien que l'Église ne peut forcer aucun homme à faire vœu de célibat, pas même un Chasseur. Comme l'a dit Pierre : "Mais s'ils ne peuvent pas se maîtriser, qu'ils se marient, car il vaut mieux se marier que de brûler de désir." Si c'est votre souhait de vous marier, ni vos frères ni moi-même ne pouvons vous en empêcher. » Il se tut un instant et m'examina attentivement. « Peut-être que la jeune demoiselle Tremblay voudra toujours de vous ? »

Le visage de Célie apparut brièvement dans mon esprit en entendant son nom prononcé. Si délicate. Si belle.



13675

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 4 décembre 2022

Dépôt légal : janvier 2023
EAN 9782290382752
OTP L21EPGN000795-550042

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion